

Les enfants abandonnés à la découverte des colonies au début du XXe siècle

Antoine Kohler militaire en Algérie, Maroc et Tunisie

Antoine Kohler est né le 24 octobre 1889 à Saint-Denis, fils de Jules Kohler et de Madeleine Iltis, son épouse. Sa mère décède le 18 mai 1893, son père le 18 janvier 1895. Ils ont eu 10 enfants, dont un décédé et dont quatre mineurs. Le fils aîné a 28 ans, Antoine est le plus jeune (5 ans).

Il se retrouve donc orphelin, une seule de ses sœurs consent à le garder, mais elle a une petite fille de 14 mois et pas assez de ressources. Elle doit se marier prochainement. Après être resté quelques mois chez son grand frère et cette sœur, en compagnie de son frère Louis (l'avant-dernier enfant, 10 ans), il est finalement placé à l'Assistance publique en août 1895.

Sa sœur demande qu'il ne soit pas envoyé trop loin, pour qu'elle puisse le voir ; on lui répond qu'il n'y a pas de placements à proximité de Paris. Il est envoyé dans l'agence de Moulins-Engilbert, le 5 septembre 1895 et il est placé chez M. Lyon (qui signe « tes parents pour la vie »), à Dun. Il garde néanmoins des liens avec ses frères et sœurs. C'est son grand frère qui gère ses comptes.

Il réussit son certificat d'études primaires en juin 1902.

En juin 1902, il est gagé à Blismes, puis à Dun en juin 1903.

Il est envoyé à l'école d'horticulture Le Nôtre de Villepreux fin 1904. Il semble être intégré dans la fanfare. Il en sort en 1907.

Le Bulletin 1908 des anciens élèves de l'école note qu'il est « Jardinier chez M. Carvillon à Maule (Seine-et-Oise) ». Il y a des problèmes de santé (digestion et poumon). A l'été 1910 il cherche une autre place (Martainville), où il reste deux mois avant de partir au service militaire.

Le Bulletin 1910 donne son adresse « 20^e section d'infirmiers, Hôpital militaire d'Oran (Algérie) ». C'est là qu'il fait son service militaire. Dans une lettre du 1^{er} décembre 1910, il dit que les nuits sont froides et que la région souffre de la sécheresse. Il est « embusqué » comme « planteur-jardinier » à la direction du service de santé. Il distribue le courrier et s'occupe d'un jardin de 30m sur 2, avec des rosiers et un héliotrope. Le climat convient à sa santé.

Le Bulletin 1912 nous apprend qu'il est « caporal infirmier à l'hôpital Saint-Martin (Paris) »

Mais il ne reste pas en France ; dans une rare lettre envoyée, le 4 mai 1912, de Tiflet (Maroc), où il est caporal-infirmier à l'ambulance, il raconte une opération militaire :

« Ici, il fait une chaleur torride. J'ai séjourné une année en Algérie, mais je puis assurer que ce n'est rien auprès d'ici, et quand il y a un peu de siroco, on étouffe et la poussière nous aveugle.

Je vais vous entretenir d'un combat qui a eu lieu avant-hier à 20km d'ici.

La garnison d'El Maaziz, poste situé à proximité de Tiflet, était sortie pour reconnaître un coin de montagne où s'étaient réfugiés des Zemmours dissidents. La colonne forte de 500 hommes seulement a quitté Maaziz le 2 à 3 heures du matin ; jusqu'à 8 heures, elle n'eut qu'à échanger quelques coups de feu avec des vedettes ennemies qui se montraient pour disparaître aussitôt.

La grand'halte eut lieu à 9 heures et le commandant se disposait à rentrer au camp, lorsqu'une fusillade nourrie partit des crêtes voisines. L'ennemi, toujours invisible, harcelait les hommes qui se trouvèrent momentanément surpris, et bientôt encadrés par des centaines de fantassins marocains. Nos soldats durent charger à plusieurs reprises pour se dégager. Nous avons entendu le canon tonner toute la journée. A 3 heures de l'après-midi, les munitions étant bien épuisées, le commandant donna l'ordre de se retirer en tenant l'ennemi à une aussi grande distance que possible. Il était temps de rentrer, car d'après certains officiers qui y ont pris part, les Zaïers habitant les montagnes venaient au secours de l'adversaire, et si le combat eut duré une heure de plus, il n'en serait pas resté beaucoup sur les 500 hommes partis le matin.

Nos pertes s'élèvent à 13 morts, 5 disparus, et 32 blessés, ces derniers sont arrivés hier matin à Tiflet, où nous leur avons donné les premiers soins.

Du côté ennemi, on compte plus de 200 morts, mais on ne peut évaluer à combien s'élèvent les blessés.

De tous côtés, l'on entend dire que les tribus avoisinantes veulent se révolter, et ce bruit de révolte coïncidant avec les désordres de Fez, il y a tout lieu de croire que le soulèvement est ordonné par la même autorité.

Monsieur le Directeur, dans votre dernière lettre, vous m'encouragez à me fixer au Maroc, car vous croyiez alors que dans un pays nouveau la vie n'est pas chère, et les premiers arrivés y font généralement fortune. Il est déjà trop tard, car des spéculateurs se sont déjà emparés du meilleur morceau.

Pour plus amples détails, suivez un peu dans les journaux les impressions de M. Dumesnil, député de Seine-et-Marne, qui est venu faire un tour dernièrement au Maroc. Dans sa manière de parler, M. Dumesnil raconte la vie telle qu'elle se passe ici, les injustices et les erreurs commises par les autorités, ceux auxquels on accorde les honneurs et l'avancement, et ceux qui sont oubliés, comme par exemple le personnel du service de santé. »

Nous avons des nouvelles lors de l'Assemblée générale des anciens de l'Ecole, le 13 mars 1913, grâce au discours de M. Guillaume repris dans le Bulletin 1913 : « *il regrette que Kohler ait été seul à représenter l'Armée et il le félicite de la médaille du Maroc qui a été épinglée récemment sur sa poitrine.* ». Son adresse est alors : sergent infirmier à l'hôpital militaire Villemin, 8 rue des Récollets à Paris.

Le Bulletin 1914-1922 le situe ensuite comme adjudant à l'hôpital militaire du Belvédère, à Tunis.

Le 12 août 1920, il écrit de Tunis « *Me voici revenu à Tunis depuis déjà près de trois mois : j'ai rejoint, sur ma demande, la 25^e section d'infirmiers à laquelle j'appartenais avant la guerre. Je suis actuellement à l'hôpital du Belvédère et j'ai des projets de mariage avec une jeune fille habitant Sousse.* »

Il décède à Voiron (Isère) le 2 août 1980.